

ÉTHIQUE, DÉSIR ET HUMANITÉ

Que pourrait-on dire aujourd'hui qui ne soit pas plus ou moins hésitant ? Et si l'on fait un autre pas, que pourrait-on proclamer d'un temps qui est celui d'*aujourd'hui*, qui ne soit pas plus ou moins diffus, diversifié, multivers et transhumain ?

La toile de fond contemporaine est en soi assez incertaine, ou même le contraire, très certaine, prévisible, informatique, algorithmique et automatique, voire autosuffisante, ce qui revient paradoxalement à l'auto-exténuation que nous vivons tous d'une certaine manière.

Faisant partie du travail fait l'année dernière à l'Efm dp, nous avons traité une question que María Clara Areta a proposé : « Transmalaise dans la culture », cette manière de nommer l'état de la subjectivité collective. Cela, m'a fait penser, comme je l'ai dit au cours de cette activité, à cet *aujourd'hui* « métaversé », qui à mon avis joue ses cartes plus fortes sur le tapis du corps -pour paraphraser un titre de Klossowski-, parce que c'est de la « monnaie vivante », un territoire vital mais inerme aussi et toujours un peu en manque.

Cette méta-réalité se *réalise* à travers une « mer de sensations », capables de créer une nouvelle manière d'être au monde, des sensations dont le statut d'inscription importe moins que la puissance, la « high definition », la clarté hallucinante et, j'oserais dire, la certitude.

Cette cyberversion de l'*aujourd'hui* se trouve -en termes psychanalytiques- plus près de l'actualité que de l'acte, et si c'est ainsi, cette actualité serait aux antipodes du *présent* du sujet auquel nous nous référons en psychanalyse, qui suppose une autre temporalité.

D'un côté, il y a un *dire du présent* qui rapporte à ce qui se dit « ici et maintenant », qui situe la présence de celui qui parle. Et il y a aussi un *présent du dire*, grâce auquel chaque fois qu'une chose est dite, elle gagne en existence du fait d'être dite. C'est parmi ces dimensions du *présent* qui prend forme avec les traces du dire humain, où la psychanalyse place quelque chose de l'ordre de l'acte, c'est-à-dire entre l'énoncé et l'énonciation.

Ce qui ne trace pas de marque, ce qui circule sans bord ni accident, ce qui flue dans une actualité permanente, en « streaming » pour ainsi dire, devient impossible d'être substitué par un autre élément, ou d'acquérir une existence symbolique telle que nous la concevons.

Cela dit, le *présent* du discours, le trébuchement incalculable, sont propres de notre discours, se différenciant de ce qui conforme période et séance ou saison, car cela se rapporte à une certaine unité de registre, où les faits prennent une certaine tonalité. Par exemple, les séries audiovisuelles nous sont données à voir en saisons, et à leur tour, les saisons ne seraient pas telles sans le public approprié pour lequel elles sont élaborées.

En revanche, à chaque analyse, cet *aujourd'hui* est fait du temps que chaque être parlant a pour parler, et il le fera causé par le manque, s'il ne faille pas.

Mais le fait que cette a-temporalité soit le propre de la psychanalyse -qui n'est pas hors du temps mais orientée par l'objet *a*, c'est-à-dire orientée par ce qui résiste à entrer dans la parole-, n'exclut nullement de penser au contexte d'époque qui *transforme* l'effet sujet.

Si c'est avec l'objet *a* causant le dire dans sa singularité que le sujet existe humainement, donc avec la dignité de son symptôme, il deviendrait exactement son rejet, si l'éthique de notre pratique ne s'appuyait pas sur la fonction du désir.

Plus encore, ce n'est pas sans la lecture des sources du malaise dans la culture que la psychanalyse peut se proposer comme le « poumon artificiel », comme Lacan l'a anticipé (1973), pour survivre aux conséquences irrespirables de la société des normes.

Avec ceci je veux dire qu'il n'est pas question d'être en faveur ou contre la technologie, car nous vivons déjà une alliance discursive entre le capital humain et la cybernétique qui fait que cela ne soit pas une science de plus, mais la créatrice d'autres modes d'existence, et de nouvelles formes de jouissance. En tout cas, je crois que ce qu'il faut faire est de se demander sur l'incidence que cela a sur le sujet de l'inconscient, compris comme la conséquence du langage qui affecte le corps de ses sensations.

À mon avis, nous nous posons cette question pour éviter des glissements métonymiques risqués Pas plus que ça peut-être.

Dans cet *aujourd'hui* on tend à la confusion entre le symbole et l'appareil. Et l'appareil devient non seulement le support du symbole mais il l'anime, le corporise, comme dans un hologramme, des vidéo jeux, des réseaux, ou avec l'une des machines capables de nous métamorphoser, depuis les binoculaires 3D aux trottinettes, qui fonctionne comme une prolongation du corps, devant tout cela il est nécessaire de faire quelques distinctions selon leurs effets sur la pratique.

Ainsi que le bit n'est pas la même chose que l'empreinte mnésique, ni l'algorithme n'est la représentation, ni l'information n'est la transmission, ni le lien n'est le trait, ni la Big Data n'est l'Autre du langage, ni la virtualité numérique n'est l'image virtuelle spéculaire, ni le son acoustique n'est la résonance, ni le formatage n'est de la moisson, de la même manière je considère que *l'automatique* n'est pas équivalent à *l'autoérotique* du seul fait d'avoir la particule « auto » qui suppose le moi. Ce que je veux dire est que ce n'est pas qu'à plus d'automatisation dans le quotidien d'un individu, le sujet soit nécessairement plus autoérotique ; non seulement ce n'est pas la même chose, mais j'ai constaté dans ma pratique que parfois ce qu'on vient suppléer est la non structuration de l'autre.

Dans le cours du 23 janvier 1963, Lacan reprend la piste découverte par Freud : il dit qu'avant du stade du miroir qui est $i(a)$, nous rencontrons le désordre des *a* minuscules qu'il n'est pas question encore de les avoir ou de ne pas les avoir, parce que ces objets ne participent pas encore de cette moisson de l'image réelle par rapport à laquelle ils deviendront le reste. C'est le sens le plus profond que l'on puisse donner au concept d'autoérotisme, où ce n'est pas le monde extérieur ce qui nous manque, mais ce qui manque est le soi, le Soi-même.

Nous savons que les phénomènes de dépersonnalisation nous conduisent à ce stade pré-autoérotique, et que les objets, du fait d'être non spécularisables, ne pourront être articulés dans leur manque que grâce à la reconnaissance de l'Autre du langage. Sans ce fonctionnement du langage il n'y aurait pas de phallus (qui est symbolique), ni possibilité de signification (qui est phallique). Ainsi, donner une signification à ce qui est, par exemple, de l'ordre du sexuel, impliquant le corps et ses sensations, peut devenir bizarre parce qu'on le rejette.

Il peut donc arriver -pour faire référence à une situation clinique dont j'ai entendu parler- que les caractères sexuels secondaires, qui ont une certaine signification pour les hommes et les femmes, puissent devenir incompréhensibles pour quelqu'un qui, en pleine poussée sexuelle adolescente affirme n'avoir jamais compris quelle fonction érotique pourraient avoir les seins dans le corps des femmes.

Cet échec de la signification a comporté une dés-érotisation généralisée du sexuel, ainsi qu'une carence importante pour le sujet par rapport au lien social et aussi à sa propre image, c'est-à-dire le lien avec le propre corps.

Cette situation a été transitoirement suppléée avec l'élaboration de profils dans les réseaux sociaux qui *transformaient* l'image du corps en quelque chose d'autre. Ce qui fait comprendre pourquoi il était essentiel que le rapport à l'autre passe par l'appareil. Ainsi que d'autres conséquences concrètes sur le corps qui étaient de l'ordre de la mutilation.

Alors, sans « oui » (Bejahung), ni « même », donc sans Soi-même, l'Un est parfois armé d'une image *automatique*. Et parallèlement -ou possiblement ce n'est pas une chose sans l'autre- ce qui est démembré peut être agglutiné de manière consistante par une idéologie qui puisse faire affirmer un être avec toute nomination qui atteigne cette puissance.

Donc, dans notre pratique le *présent* est dans l'un à un, et parfois même sans l'Un. C'est pourquoi, à mon humble avis, il n'est pas plus psychologique d'évaluer ce manque d'auto-estimation de ceux qui écoutons. Alors, bien que nous ne nous consacrons pas à réunir ce que le signifiant n'a pas divisé, et qui est la raison d'une présentation désorganisée des objets, je crois que nous faisons un pari pour la sauvegarde du manque, de cette particule réelle incommensurable qui n'est pas prise par le signifiant et qui finalement nous humanise.

Il n'y a pas de formule traduisant ceci à l'acte, qui ne soit pas la *Losung* de la parole. Je pense que ce n'est pas seulement sans superposer des ordres de pensée, comme la cybernétique et la psychanalyse, mais aussi de quelle manière l'éthique, qui dans la psychanalyse est orientée par le désir, entrelie ces ordres, essayant de ne pas confondre le sujet avec l'être, ou l'inconscient avec l'idéologie.

Ce que je dis est peut-être très évident, mais bon... je pense qu'aucun d'entre nous n'est exempté de devenir un peu zombie.

Gisela Avolio